



*Elle reçut son ancien compute
avec la plus grande affabilité... (Page 632).*

C. I.

LIVRAISON 81

— Certainement, répondit-elle, votre compagnie me sera toujours très agréable...

A ce moment le colonel Henry eût l'impression d'entendre une voix formidable qui s'élevait à l'intérieur de lui-même et qui lui criait :

— Tu n'es pas digne de l'amitié de cette femme... Si tes crimes sont découverts et si l'on apprend que tu as été son ami, une partie de l'épouvantable scandale rejaillirait forcément sur elle et elle serait cruellement punie sans avoir rien fait de mal... Eloigne-toi d'elle avant qu'il soit trop tard !... Ne l'entraîne pas avec toi dans le déshonneur qui te menace !

CHAPITRE XCIII.

UNE AME EN PEINE

Brigitte von Sheden sut se montrer courageuse et personne ne pouvait deviner les tourments de ce pauvre cœur déchiré par un violent et cruel chagrin.

L'éloignement de Mathieu n'avait pas éteint la flamme de sa passion pour le courageux jeune homme. Au contraire, elle sentait de plus en plus nettement qu'elle ne pourrait jamais l'oublier et qu'elle l'aimerait toujours. A vrai dire, ce n'avait été qu'après son départ de Paris qu'elle avait réellement compris elle-même toute l'immensité de son amour.

Elle souffrait horriblement, mais elle souffrait en silence ; elle savait bien qu'il n'aurait servi à rien de se

plaindre, puisque, de toute façon, les aspirations de son cœur ne pouvaient jamais se réaliser et que des circonstances plus fortes que sa volonté l'obligeaient à tenir sa parole envers Fritz von Stetten.

Un soir, tandis qu'elle se trouvait seule dans sa chambre, absorbée dans ses douloureuses méditations, Mademoiselle von Sheden reçut la visite inattendue de son père.

Le vieux gentilhomme s'avança vers elle et la regarda avec un air stupéfait.

— Qu'y a-t-il donc, Brigitte ? s'exclama-t-il, tu as les yeux tout rouges... Tu as pleuré ? Pourquoi ?

Et comme elle ne répondait pas, il se pencha vers elle avec un air affectueux.

— Est-ce que je ne peux pas connaître la cause de ton chagrin, mon enfant ? interrogea-t-il, en lui prenant la main. Depuis que tu es revenue de Paris, tu es toujours triste, sombre et mélancolique... Que se passe-t-il donc dans ton âme, ma chérie ?

Mademoiselle von Sheden tenta de sourire.

Mais c'était un sourire qui aurait attendri une pierre tellement il était tragique dans sa tristesse infinie !

— Je n'ai rien papa, murmura la malheureuse... Rien du tout je t'assure...

— Me crois-tu donc aveugle Brigitte ?... Allons, parle !... Je veux savoir de quoi il s'agit...

— Je n'ai absolument rien à dire papa...

— Ce qui est certain, c'est que ton attitude, depuis quelque temps, n'est pas celle d'une jeune fille heureuse, et si tu as des ennuis, il me semble que ce serait tout naturel de les confier à ton père plutôt qu'à qui que ce soit...

Ce disant, Monsieur von Sheden s'assit auprès de sa fille et se mit à la regarder fixement.

— Ne puis-je faire quelque chose pour te consoler,

Brigitte ? insista-t-il avec douceur, tu sais bien que pour toi je ferais n'importe quoi...

— Ah, père ! soupira la malheureuse jeune fille avec un vague accent de reproche dans la voix.

Et, incapable de se dominer plus longtemps, elle éclata en sanglots.

Le gentilhomme paraissait très étonné.

— Ecoute, ma petite, dit-il après avoir réfléchi un moment.

— Tu dois comprendre que je ne suis ni complètement stupide ni entièrement dénué de cœur... Je vois bien que tu es toute changée depuis que tu es allée à Paris et je commence à m'en inquiéter sérieusement... Je voudrais bien savoir ce qui t'est arrivé là-bas...

De nouveau, il fit une courte pause, puis il reprit sur un ton presque suppliant :

— Parle, Brigitte... Dis-moi tout !... Je comprends bien que ce n'est pas avec enthousiasme que tu vas épouser Fritz von Stetten, mais il n'y a quand même pas de quoi se désespérer pour cela... Fritz n'est certainement pas le genre d'homme qui rendrait sa femme malheureuse et c'est une chose bien connue que les unions les plus favorisées sont généralement celles que l'on contracte par raison plutôt que par amour... Dis-moi, maintenant... Est-ce que c'est ça qui te rend si triste ?

La pauvre enfant jeta tout à coup ses deux bras autour du cou de son père et gémit :

— Ne te fâches pas papa... C'est moi qui suis folle !

— Me fâcher ? répéta Monsieur von Sheden, de plus en plus surpris. Est-ce que j'ai l'air de vouloir me fâcher en ce moment ?... Ou est-ce que j'ai l'habitude de maltraiter mes enfants ?

— Non papa, tu as toujours été le meilleur et le plus affectueux des pères...

— Brigitte, si tu as réellement de l'affection pou

moi, ce n'est pas de cette façon là que tu dois me parler... Ce n'est pas une formule de politesse que je te demande... Je n'ai jamais eu la prétention d'être le meilleur ni le plus affectueux des pères, mais je crois avoir mérité, de la part de mes enfants, tout au moins assez d'estime pour qu'ils me confient leurs peines en toute franchise... N'es-tu pas de cet avis ?

— Certes...

— Alors, dis-moi ce que tu as... Quel est la cause de ton chagrin ?

— Puisque tu tiens absolument à connaître la vérité, papa, la voici : j'aime un autre homme...

Monsieur von Sheden eut un sourire de tristesse et murmura avec un air sombre :

— C'est bien ce que j'avais pensé...

— Ne te fâches pas papa, je t'en supplie...

— Pourquoi faudrait-il que je me fâche ? Ce n'est pas de ta faute... Mais c'est bien ennuyeux... Et qui serait cet homme qui a attiré ton attention à ce point ?... Est-ce quelqu'un que je connais ?

Mademoiselle von Sheden fit un signe négatif.

Mais le père insista.

Brigitte ne répondit pas et se mit à sanglotter de nouveau. Alors le gentilhomme la prit dans ses bras et la fit asseoir sur ses genoux comme quand elle était enfant. Il la caressa et l'embrassa en lui parlant sur un ton si affectueux que, finalement elle se décida à tout lui raconter.

Il l'écouta jusqu'à la fin, sans l'interrompre une seule fois, mais quand il eut commencé de comprendre, une expression de tristesse qui faisait peine à voir apparut sur son visage.

Le malheureux avait l'air complètement atterré car il savait bien que sa fille, avec son caractère raisonnable, prudent et plutôt froid, n'était pas de celles dont les sentiments peuvent être traités à la légère. L'homme qu'elle

aimait maintenant, elle l'aimerait sans doute jusqu'à la fin de sa vie et, dans de telles conditions, n'aurait-ce pas été un véritable crime que de l'obliger, pour des motifs égoïstes, à se donner à un être pour lequel elle ne paraissait avoir que bien peu de sympathie ?

Il réfléchit quelques instants, puis il dit :

— Bien... J'en parlerai à Fritz...

Mais la jeune fille lui saisit les poignets et s'écria avec véhémence :

— Non, non, papa !... Ne lui dis rien, je t'en prie !

— Il faut bien que je lui demande de te rendre ta parole...

— Il n'y consentira certainement pas... du moins, pas de bon gré... Et puis, il est incontestable que nous lui devons une certaine gratitude, n'est-ce pas ? Ce ne serait pas très honnête de nous dérober maintenant...

— Tant pis... Je ne veux pas que tu sois malheureuse...

— Ne pense pas à celà, papa... Je fais ce sacrifice de mon plein gré parce que j'en reconnais la nécessité... Et je crois que la chose me serait infiniment moins pénible si je pouvais voir encore une fois Mathieu et lui expliquer moi-même comment sont les choses... Alors, si je peux avoir la certitude de ce qu'il me jugera pas mal, je crois que je me résignerai beaucoup plus facilement à vivre auprès de Fritz...

Monsieur von Sheden s'était levé. Il se mit à marcher nerveusement à travers la chambre, les bras croisés sur la poitrine, la tête inclinée en avant, dans une attitude pensive.

— Oui, murmura-t-il enfin, je comprends ton désir... Tu as tout à fait raison... Nous tâcherons de trouver un prétexte pour que tu puisses aller encore une fois à Paris et revoir ce monsieur...

Les yeux de la jeune fille s'illuminèrent d'une ex-

pression de joie indicible et elle s'écria en saisissant les deux mains de son père :

— Vraiment, papa ?... Tu permets ?

— Certainement... Prépare ta valise et pars quand tu voudras... Je dirai à Fritz que Mademoiselle von Orban t'a emmenée à Dresde pour y passer quelques jours avec elle...

Brigitte embrassa son père avec frénésie et l'accabla de ses protestations de gratitude. Mais lui était en proie à une pénible émotion car il comprenait maintenant, pour la première fois combien immense et douloureux était le sacrifice que sa fille allait faire pour lui et pour ses frères.

S'il avait suivi l'impulsion de son cœur, il lui aurait demandé pardon, mais il en fut retenu par un sentiment d'orgueil assez compréhensible.

Celà n'aurait, du reste, servi à rien. Maintenant que le vin était tiré, il fallait le boire !



CHAPITRE XCIV.

LA FUTURE.

— Holà Gaston !... Est-ce que tu ne sais pas qu'il est défendu de s'approcher de cette porte ?

Mais « Gaston-le-Fou » continue de regarder le soldat avec un air parfaitement idiot et ne bougea pas.

— Pour moi ce n'est pas défendu, répondit-il.

— Si... C'est défendu pour tout le monde... Va-t-en vite... Si le directeur te voyait il te ferait mettre dans un cachot...

— Il faut que j'attende qu'Etienne vienne prendre la garde...

— Pourquoi ?

— Parce qu'il m'a promis du tabac...

— Eh bien, reviens quand il sera ici...

A cet instant l'horloge de la tour commença de sonner minuit.

Gaston compta attentivement les coups afin d'être bien sûr de ne pas se tromper, puis, sans plus se préoccuper de la sentinelle, il s'éloigna, se dirigeant vers la plage près de laquelle la vieille tour élevait sa sombre silhouette dans le ciel obscur.

Levant la tête, il vit de gros nuages noirs s'accumuler dans le firmament.

— Tant mieux ! se dit-il. Plus le ciel sera sombre, mieux ça vaudra..... Et le vent vient du nord-est..... Ils feront donc une bonne traversée.....

Quand il atteignit la tour, il aperçut une ombre humaine qui venait en sens inverse.

— Hallo ! appela une voix étouffée.

— Hallo ! Est-ce toi, Pierre ?

— Oui.....

— Tout est prêt ?

— Tout !

— Où est la dame ?.....

— Dans le canot.....

— Bien.....

— Alors..... Pour quand est-ce ?

— Tout de suite après minuit, pendant la première ronde..... Etienne se trouve à la porte latérale tandis que Briton est de service dans le corridor.....

— Briton ?

Le visage du vieux Pierre s'était obscurci.

— Oui, Briton, répondit l'autre. Qu'est ce que tu as contre lui ?

— Je ne le crois pas très digne de confiance.....

— Quelle idée !..... Quand je lui ai parlé de l'affaire, il s'est tout de suite montré bien disposé, et encore mieux disposé quand je lui ai dit la somme qu'il toucherait pour sa récompense.....

— Est-ce qu'il a déjà reçu l'argent ?

— Oui..... Autrement, il n'aurait pas marché.....

Le vieux se retourna pour aller vers le canot et il murmura en s'éloignant :

— Espérons que tout cela finira bien.....

Gaston s'était mis à le suivre.

— Donc, tout de suite après minuit, n'est-ce pas ?..... Tu te tiendras prêt avec ton bateau et tu auras déjà levé la voile de façon à pouvoir partir tout de suite.....

— Ce sera fait..... Tu peux être tranquille.....

— N'oublie pas d'allumer la lanterne bleue, de façon à ce que nous puissions nous diriger à coup sûr et ne pas perdre de temps à chercher notre route.....

— Je n'oublierai pas.....

Gaston s'arrêta.

— Maintenant, je retourne, déclara-t'il.

Le vieux, qui s'était arrêté aussi, lui fit un petit signe de tête.

— Au revoir ! dit. Et ne crains rien..... Tout sera fait.....

.....

— Je désire parler à Monsieur le directeur.....

— Dans ce cas, il faudra que vous attendiez jusqu'à demain.....

— Je ne peux pas attendre..... Il s'agit de choses de la plus extrême urgence.....

La sentinelle était agacée de l'insistance du gardien.

— Vous ne voudriez quand même pas que j'aille déranger le directeur à cette heure-ci... Au milieu de la nuit!

— Il faudra bien.....

— Mais qu'avez-vous donc de si important à lui dire ? Briton secoua la tête.

— Je ne veux pas vous le dire à vous, mais seulement à Monsieur le directeur.....

La sentinelle regarda fixement le gardien et comprit qu'il devait réellement avoir quelque chose de très important à dire au directeur.

— Vous savez, dit-il enfin, — moi, ça m'est bien égal. C'est vous qui êtes responsable et je crains que vous allez être fort mal reçu !

— Ne vous inquiétez pas de ça..... ça me regarde.....

Une dizaine de minutes plus tard, le directeur arriva. Il était encore à moitié endormi et paraissait de fort mauvaise humeur.

— Eh bien ? fit-il en lançant à Briton un regard coléreux. Quelle espèce de bêtise est-ce que vous avez à me dire ?

— On a comploté une évasion.....

Le directeur sursauta et se frotta les yeux.

— Ah ? fit-il. Et qui veut-on faire évader ?

— Dreyfus.....

— Dreyfus ? répéta le fonctionnaire avec un air incrédule.

— Parfaitement, Monsieur le directeur...

— Et bien, parlez..... Comment êtes-vous arrivé à savoir cela ?

— J'aurais dû être un des complices....

— Ah, bien !..... Continuez.....

Le gardien paraissait hésiter, mais le directeur se fâcha.

— Parlez donc, sacrebleu ! s'écria-t'il. Il ne faut que je vous arrache les mots l'un après l'autre comme à un petit garçon !..... Qui est-ce qui a voulu faire évader Dreyfus ?

— Je ne le sais pas.....

— Vous ne savez pas qui a formé le projet de l'évasion ?

— Non, Monsieur le directeur...

— Et qui vous a proposé de devenir complice ?

— Une personne que je ne connais pas.....

En réalité, Briton connaissait parfaitement bien Gaston, mais il savait aussi très bien que ce dernier avait de nombreux amis qui auraient pu le venger ; il craignait en outre de devoir restituer la somme qu'il avait reçue.

La raison qui l'avait poussé à faire cette dénonciation était la peur que le complot soit découvert, auquel cas il aurait naturellement été condamné au même titre que ses complices. Il avait longtemps hésité avant de se décider à commettre cette trahison mais finalement, il s'était dit :

— Si je dénonce mes complices, je ne cours aucun danger et le bénéfice sera exactement le même puisque je garderai l'argent que j'ai reçu d'avance.....

Après avoir réfléchi un instant, le directeur se remit

à l'interroger lui demandant de quelle façon voulait-on faire évader Dreyfus.

— C'était moi qui devais ouvrir la porte de la cellule répondit le gardien.

— Et le prisonnier n'avait plus qu'à s'en aller tranquillement ?

— C'est bien ça.....

— Et par quelle porte serait-il sorti de la forteresse ?

— Par la porte latérale du mur d'enceinte, du côté Est.....

— Et la sentinelle ?

— La sentinelle devait être achetée.....

— Et vous, vous ne l'avez pas été, sans doute ? s'exclama le directeur. Voudriez-vous prétendre que vous n'avez rien reçu ?

— Croyez-vous que si j'avais reçu quelque chose, je serais venu vous faire cette dénonciation, Monsieur le directeur ?

Le fonctionnaire sourit.

— Par conséquent, fit-il, — si on vous avait payé assez cher, vous ne m'auriez rien dit, hein ?..... Ceci ne parle pas en votre faveur !..... Enfin, de cela, nous pourrions reparler plus tard..... Qui est-ce qui est de garde sur le côté Est cette nuit ?

— Etienne.....

Le directeur demeura encore un instant pensif, puis, comme s'il avait voulu se demander à soi-même l'approbation du plan qui venait de germer dans son cerveau, il reprit :

— Oui..... c'est la seule chose à faire.....

Puis il s'adressa de nouveau à son subordonné.

— Vous ferez exactement comme si vous ne m'aviez parlé de rien, ordonna-t'il. Faites ce que vos complices vous ont demandé.

— C'est entendu, Monsieur le directeur.....

— Vous ouvrirez la porte de la cellule et vous laisserez passer Dreyfus.....

— Très bien, Monsieur le directeur.....

— Et quand vous supposerez que le fugitif doit avoir dépassé le mur de l'enceinte, vous donnerez l'alarme..... Avez-vous compris ?

— Parfaitement, Monsieur le directeur...

— Bien..... Je n'ai pas autre chose à vous dire..... Dites à la sentinelle de venir m' parler.....

Briton fit le salut militaire et se retira.

.....

D'énormes nuages noirs se poursuivaient dans le ciel, paraissant se bousculer et, à certains moments se confondre en une masse opaque.

L'île tout entière était plongée dans les plus épaisses ténèbres et l'obscurité semblait encore augmenter de minute en minute. En somme, c'était ce qu'il est convenu d'appeler une véritable « nuit d'encre ».

Lucie Dreyfus était assise sur la banquette du bateau et elle tenait son regard fixé vers l'ouest, du côté par où devait venir son mari.

Instinctivement, elle avait joint les mains en un geste de prière. Et effectivement, la malheureuse créature priait, priait sans trêve, demandant à Dieu de favoriser la réussite de l'audacieux projet au moyen duquel deux hommes dévoués allaient tenter de faire sortir son époux de cet espèce d'enfer où il se trouvait détenu.

Elle était remplie d'espoir, mais en même temps, elle ne pouvait se défendre contre une angoisse bien naturelle.

De temps à autre un douloureux frisson lui parcourait le corps..... C'était un effet de l'excessive tension de ses nerfs. L'air glacé de la nuit, encore refroidi par le vent assez violent, ne lui faisait plus aucun effet. Elle ne

se rendait même pas compte de la rigueur de la température. La surexcitation de son esprit avait momentanément obnubilé ses facultés de perception physique.

Le vieux Pierre était assis à côté d'elle et lui aussi tenait ses yeux fixés au loin.

Entre la forteresse et le point de la plage où se trouvait le bateau, s'étendait un vaste espace découvert parsemé de rochers qui auraient pu aider les fugitifs à se dissimuler en cas de poursuite.

Pierre, qui était longtemps resté assis droit sur son banc, se pencha tout-à-coup comme pour scruter un point dans les ténèbres. Il fronçait les sourcils comme s'il avait aperçu quelque chose qui lui causait de l'inquiétude.

Presqu'au même instant, l'horloge de la tour se mit à sonner. Porté par le vent, les coups parvenaient distinctement jusqu'au bord de la mer.

— Dix... Onze... Douze.....

L'évasion avait été prévue pour minuit..... C'était l'heure !

— Mon Dieu !... Seigneur !... Faites que ça réussisse ! implora Lucie. Oh mon Dieu !... Aidez mon pauvre Alfred !... Protégez-le !

— Puis, nerveusement, elle interrogea le vieillard.

— Croyez-vous que ça va réussir ? lui demanda-t'elle.

— Les circonstances sont favorables, répondit Pierre. L'obscurité est propice et le vent aussi.....

— Ils devraient être bientôt ici, n'est-ce pas ?

— Oui... Bientôt... La forteresse n'est pas très loin...

Lucie aurait voulu demander encore bien des choses mais elle était trop agitée pour trouver les mots qui auraient exprimé sa pensée.

Le vieux s'était penché encore davantage en avant et son regard paraissait vouloir traverser l'immense étendue de ténèbres, qui séparait le rivage de la forteresse

Il venait d'apercevoir des ombres qui s'agitaient, là-bas au loin....

Puis ces ombres disparurent.

Pierre commençait à avoir l'air inquiet.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Tout-à-coup les nuages se déchirèrent et un rayon de lune éclaira la lande.

— Les voila ! chuchota le vieux. Ils viennent !

Lucie se redressa d'un bond.

— Où ça ? s'exclama-t'elle.

— Là-bas.... Ne les voyez-vous pas qui courent vers nous ?.... Ils n'ont plus que huit ou neuf cents mètres à parcourir.... Dans quelques minutes, ils seront ici....

Ce disant, il se dirigea vers l'arrière du bateau et mit les rames en place.

— Comme ça, fit-il, tout sera prêt...

Soudain on entendit le hurlement d'une sirène.

Pierre se rapprocha de Lucie.

Quelques secondes après, un autre coup de sirène, plus prolongé que le premier, retentit, puis il y en eût encore deux ou trois, plus brefs.

— Que signifie celà ? demanda la jeune femme.

Instinctivement, elle avait porté sa main à son cœur qui s'était mis à battre avec une précipitation désordonnée.

— Mon Dieu !... On les a vus ! gémit-elle. Les deux ombres couraient à toutes jambes vers le bateau.

En l'une d'elle Lucie crut reconnaître Alfred.

Encore cinq cents mètres...

Là-bas, derrière les fugitifs, d'autres ombres venaient de surgir, en demi-cercle, hors des ténèbres.

Et ces ombres-là étaient des soldats qui couraient eux aussi.

— Holà !... Ho !... Halte !... Arrêtez-vous !

Encore quatre cents mètres.



Et allèrent se réfugier derrière un massif de palmiers..
(Page 640).



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
10

Une flamme jaillit soudain dans l'obscurité et une détonation claqua. Puis il y en eût une seconde et puis d'autres encore de plus en plus fréquentes. Les soldats, voyant qu'Alfred avait encore une chance de leur échapper, s'étaient mis à tirer comme des enragés.

A présent, Lucie, qui était à demi défaillante d'angoisse, ne voyait plus qu'Alfred. Quant à Gaston, il avait disparu tout à coup comme si la terre l'avait englouti.

Encore trois cents mètres...

— Mon Dieu, sauvez-le, je vous en supplie ! gémit la malheureuse femme.

Elle priait à voix haute et d'une voix tremblante, balbutiait les mots comme une agonisante qui sent que la mort va venir dans quelques instants.

Mais elle interrompit soudain sa prière pour s'écrier, avec un accent d'angoisse indicible :

— Alfred !

Le fugitif devait avoir été atteint d'une balle, car il avait tout à coup étendu les bras, après quoi il était tombé à terre.

A ce moment, les nuages se refermèrent, la lune disparut de nouveau et ce fut encore une fois l'obscurité complète.



Lucie s'était laissée retomber sur la banquette du bateau. Couvrant son visage de ses deux mains, elle se mit à sanglotter désespérément.

Une forme humaine se dressa dans les ténèbres à quelques pas de l'embarcation, puis sauta à bord.

C'était Gaston...

— Vite, Pierre, s'écria-t-il, en route !... Eloignons-nous rapidement de la côte !

Comme s'il n'avait pas attendu autre chose, le vieux hissa la voile et saisit le timon. Durant quelques secondes, la toile s'agita dans le vent puis elle se gonfla et le bateau commença de s'écarter du rivage.

Tout affolée, Lucie saisit le bras de Gaston et s'écria :

— Mon mari... Mon mari !... Où est-il ?

— Je ne sais pas, répondit Gaston. Je n'ai pas pu m'occuper de lui pendant que nous courions... Il fallait que je m'occupe de me sauver moi-même...

La malheureuse ferma les yeux et elle serait peut-être tombée à la mer si Gaston ne l'avait retenue à temps.

Maintenant, le bateau, entraîné par un vent rapide filait aussi vite qu'un navire à vapeur. Le vieux attacha le timon et vint s'asseoir à côté de son camarade.

— Crois-tu qu'il s'agisse d'une trahison ? Lui demanda-t-il.

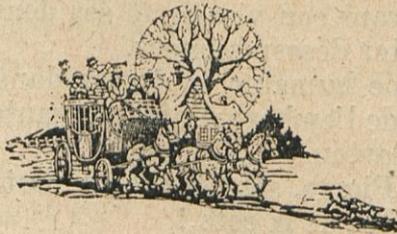
— Ça ne peut pas faire l'ombre d'un doute... Autrement l'évasion aurait certainement réussi...

— Serait-ce Briton qui a parlé ?

— Plus que probablement...

— Tu vois que j'avais raison de me méfier de lui !... Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

— Allons jusqu'à La Rochelle, puis revenons comme si rien n'était arrivé... Si on nous interroge sur l'emploi de notre temps, nous dirons que nous sommes allés à la pêche...





CHAPITRE XCV.

UN BONHEUR BRISE.

Les collègues du colonel Picquart s'étaient aperçus de ce que le brave officier paraissait fort triste et préoccupé, mais ils ne savaient point de quoi il s'agissait, parce qu'il était d'un caractère peu loquace et qu'il n'avait surtout pas l'habitude de se plaindre ni même de parler de ses propres ennuis.

Finalement, on parvint quand même à savoir que sa femme était malade, ce qui devait probablement être la cause de ses soucis.

En effet, Madame Picquart souffrait d'une grave bronchite contractée à la suite d'un rhume qu'elle avait eû le tort de négliger.

Un jour, on le vit sortir de la pièce qui lui était réservée dans les bureaux de l'Etat-Major avec un visage tout décomposé.

— Messieurs, dit-il d'une voix rauque, en s'adressant à quelques collègues qui passaient dans le corridor, je suis obligé de m'absenter, car je viens d'apprendre que l'état de ma femme vient de s'aggraver subitement...

Puis il salua rapidement et sortit.

Quand il arriva à la maison, la première personne

qu'il vit fut le médecin qui soignait son épouse. A ses questions anxieuses le docteur répondit :

— Ayez du courage, colonel... La maladie prend une tournure très alarmante et... je crains qu'il n'y ait plus beaucoup d'espoir... Heureusement, Madame ne se rend pas compte de la gravité de son état et je vous conseille de ne pas lui laisser deviner votre inquiétude...

Le colonel, qui adorait son épouse, fut sur le point de laisser échapper une clameur de détresse et il dut se mordre les lèvres pour retenir l'expression de sa douleur.

Le médecin lui-même, en dépit de l'accoutumance professionnelle, paraissait profondément ému.

— Je vous en supplie... essayez de la sauver ! gémit le malheureux sur un ton déchirant.

— Hélas !... Je crains qu'il n'y ait presque plus rien à faire !... Une pneumonie foudroyante s'est déclarée et la malade est trop faible pour résister à la fièvre intense à laquelle elle est en proie...

Picquart était devenu très pâle. Il s'appuya contre un mur comme s'il s'était senti sur le point de défaillir.

Le docteur le prit doucement par le bras et dit encore une fois.

— Courage, colonel...

— Puis d'une voix étouffée, il poursuivit .

— Il vaut mieux que vous alliez tout de suite auprès d'elle... Avant qu'il ne soit trop tard...

L'officier laissa échapper un profond soupir et se passa une main sur le front.

Faisant un grand effort pour reprendre son calme, tout au moins en apparence, il répondit :

— Oui... J'y vais...

Marchant sur la pointe des pieds, il entra dans la chambre de sa femme et s'avança vers le lit, faisant de son mieux pour dissimuler son angoisse.

Une demi-obscurité régnait dans la pièce dont les ri-

deux étaient tirés et qui était seulement éclairée par une lampe mise en veilleuse et voilée d'un large abat-jour vert.

La malade avait les yeux fermés et semblait dormir. Elle avait moins mauvaise mine que les jours précédents, mais le colonel savait bien qu'il ne fallait pas se fier à ce phénomène qui se produit souvent aux derniers instants de la vie et que l'on peut comparer à une flamme qui va s'éteindre mais reprend un peu d'éclat avant de disparaître tout à fait.

— Chérie ! murmura l'officier.

Madame Picquart ouvrit les yeux et, voyant son mari penché sur elle, elle sourit affectueusement. Puis elle essaya de lui prendre la main, mais elle, n'en eût pas la force.

— Tu es rentré de bonne heure aujourd'hui, fit-elle. Comme c'est gentil de ta part !... Quand tu es là, je me sens toujours beaucoup mieux... Assieds-toi près de moi... C'est tellement ennuyeux de devoir rester au lit toute la journée !... J'ai hâte d'être guérie pour pouvoir aller me promener avec toi...

Malgré ses efforts désespérés, le colonel ne réussit pas à retenir plus longtemps ses larmes.

— Tu pleures, Georges ? fit l'agonisante avec étonnement. Pourquoi donc ?... Tu crois que je vais mourir ?... Grand fou !... Rassure-toi !... Je ne vais pas te quitter de si tôt !... Je souffre beaucoup moins aujourd'hui... Mais c'est bien désagréable de se sentir aussi faible !... Je n'arrive même pas à lever la main... Heureusement que le printemps va bientôt revenir... Le soleil me remettra sur pied beaucoup mieux que les médicaments du docteur !

Puis, comme pour convaincre son époux de ce que son état était loin d'être aussi grave qu'il paraissait le croire, elle mit à fredonner une chanson qu'elle avait toujours affectionnée ; elle ne s'apercevait même pas de

ce que sa voix était à peine perceptible et de ce que son chant ressemblait à une suite de gémissements.

Le colonel se mordait les lèvres, mais il essayait de sourire.

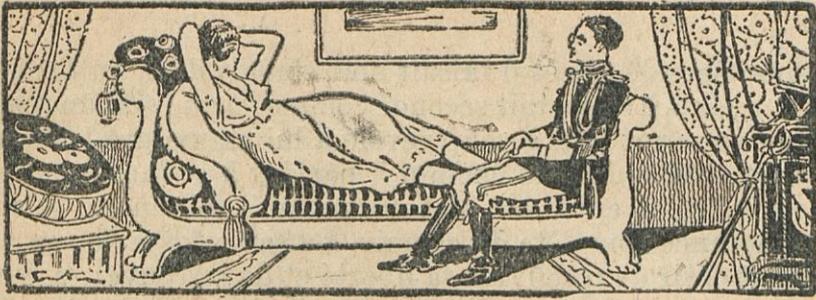
— Comme tu as l'air inquiet, Georges ! dit tout à coup la mourante en interrompant sa chanson... Qu'y a-t-il donc ?... Tu as des ennuis...

— Non, répondit-il faiblement. Mais çà me fait du chagrin de te voir souffrir...

— Mais puisque je te dis que je vais mieux !... D'ailleurs, le médecin vient de m'affirmer que je suis tout à fait hors de danger et que je serai guérie avant quinze jours... Allons... Ne prends pas cet air maussade... Quel enfant tu es !... Viens m'embrasser...

L'officier se leva et prit entre ses bras la tête de sa femme. Elle lui rendit ses baisers avec une ardeur passionnée, puis, tout à coup, elle ferma les yeux et demeura inerte comme un jouet dont le ressort vient de se briser. Un soupir s'échappa encore de ses lèvres et ce fut tout. Elle venait d'entrer dans l'éternité.





CHAPITRE XCVI.

ENTRE LES MAINS DES SBIRES.

Lors de la dernière visite de Lucie, Alfred Dreyfus avait pu comprendre, à l'expression de son visage, que l'heure de l'évasion était proche. Il était donc préparé à cet événement quand un soir vers minuit, il entendit s'ouvrir la porte de sa cellule.

Un homme qu'il ne connaissait pas s'approcha de la couchette sur laquelle il se trouvait étendu et lui dit :
— Levez-vous vite et suivez-moi...

Gaston lui avait murmuré ces quelques paroles à l'oreille et, sans hésiter, il était sorti de la cellule avec lui.

Le geôlier qui était de garde dans le corridor avait fait semblant de ne rien voir et la sentinelle qui était de garde à l'entrée de la forteresse avait fait de même.

— Courez tout droit devant vous dans la direction de ce phare que vous voyez là-bas, dit alors Gaston au prisonnier. Quand vous approcherez du rivage vous apercevrez un bateau dans lequel votre femme vous attend...

Alfred Dreyfus ne le se le fit pas dire deux fois. Malgré sa faiblesse, il partit immédiatement et se mit à courir à toutes jambes.

Mais bientôt, il dut ralentir un peu de crainte de se rompre les os, car la lande était toute parsemée de gros

quartiers de roc et il faisait noir comme dans un four.

Mais il se sentait secondé comme par un sixième sens qui se serait tout à coup révélé à lui et, malgré les multiples difficultés du chemin il parvint à se faufiler assez rapidement entre les rochers, malgré l'obscurité et son ignorance complète du chemin. La seule force de son ardent désir de recouvrer sa liberté et de retrouver sa femme et ses enfants suffisait à le ramener comme par miracle dans la ligne droite chaque fois que les difficultés du terrain l'en avaient écarté.

Enfin, il se trouva de nouveau devant un espace découvert et il put se remettre à courir. Il pouvait déjà entendre le mugissement de la mer et il cherchait à scruter les ténèbres de façon à apercevoir le bateau le plus tôt possible et de ne pas faire plus de chemin qu'il ne fallait.

Et puis, tout à coup, cette maudite sirène mise à hurler comme un fantastique et gigantesque oiseau de nuit, précurseur d'infortune.

Au-delà de ceci, il ne se rappelait plus rien de bien précis si ce n'est qu'il avait encore entendu plusieurs fois la sirène et puis des coups de feu.

La première chose qu'il avait perçue ensuite, mais assez longtemps après, fut une voix narquoise et malveillante qui lui disait :

— Eh bien ?... Nous vous avons repêché, hein ?

Alors il avait compris que tout était fini et qu'il était de nouveau retombé aux mains de ses bourreaux qui, cette fois, allaient certainement faire en sorte qu'il ne puisse plus s'échapper.

Et Lucie ?... Que pouvait-il bien être advenu d'elle ?

Regardant autour delui il vit d'abord un soldat qui l'examinait avec curiosité et qui lui s'exclama, dès que ses yeux eurent rencontrés les siens :

— Alors ?... Il paraît que vous ne vous êtes que légèrement démoli la tête !... Ne craignez rien, ce ne sera

pas grave !... Quelques bons coups de trique suffiront à vous guérir !

Puis un caporal s'approcha.

— En avant, marche ! commanda-t-il d'une voix dure.

Ce disant, il se pencha, prit rudement Dreyfus par un bras et le mit debout de force. Après quoi il lui donna un grand coup de crosse de fusil dans les jambes pour le faire avancer.

Le triste cortège réintégra la forteresse en passant par la porte que Dreyfus avait franchi une demi-heure auparavant, le cœur gonflé de joie et d'un délicieux espoir.

Le directeur était venu jusqu'à la porte.

— Bonsoir Monsieur Dreyfus ! s'écria-t-il en s'avançant vers le malheureux. Je suis bien content de vous revoir en parfaite santé... J'espère que vous aurez fait une agréable promenade.

Alfred Dreyfus ne répondit pas et demeura immobile, les yeux fixés au sol.

— Que serait-il advenu de Lucie ? se demanda-t-il de nouveau.

Car, pour le moment, c'était là sa principale préoccupation.

On le conduisit dans le bureau du directeur qui prit place à sa table de travail et commença de l'interroger.

— Veuillez maintenant avoir la bonté de me dire, fit-il avec une cruelle intonation de fausse politesse, qui a imaginé et combiné cette petite excursion ?...

— Moi-même, répondit le prisonnier, sans hésiter.

Le directeur hocha la tête.

— Quelle blague ! s'écria-t-il. Ce que vous me racontez-là ne tient pas debout !... Vous n'auriez certainement pas pu prendre la fuite si quelqu'un ne vous avait aidé et l'aide a forcément dû venir du dehors... Donc,

comme vous n'avez pas pu communiquer avec personne de votre propre initiative, il faut que cette évasion ait été projetée par quelqu'un autre... C'est la logique même qui le démontre, mon cher monsieur !... A mon avis, ce ne peut être que Madame votre épouse qui a arrangé tout ceci...

— Ma femme n'a même pas été mise au courant de cette tentative, affirma énergiquement le malheureux.

— Qui est-ce alors ?... Votre frère ?

— Non... Il n'est pas au courant non plus...

— Quels sont les gardiens que vous avez corrompus ?

— Je n'ai corrompu personne...

— Alors ce n'est que par amour fraternel qu'on vous a ouvert la porte pour que vous puissiez prendre la poudre d'escampette ?

Le prisonnier garda le silence.

— Est-ce que vous avez perdu votre langue ? demanda grossièrement le directeur. Voulez-vous que j'essaie de vous la faire retrouver ?... Je vous préviens de ce que je connais pour celà des moyens excellents !... Allons vite... Dites-moi qui vous a ouvert la porte...

— Je n'en sais rien...

— C'est donc un magnanime inconnu !.. Bien... Nous verrons çà plus tard !... Savez-vous ce qui vous attend ?

— Des tourments encore plus cruels que ceux que l'on m'a infligés jusqu'à présent, je suppose, répondit l'infortuné.

— On ne tourmente personne ici, on punit...

— Injustement...

— Si vous continuez de me parler sur ce ton, je vous ferai infliger une punition dont vous vous souviendrez toute votre vie... Voulez-vous maintenant, me faire une description précise de la façon dont votre évasion a été projetée ?

— Non...

— Très bien !

Le directeur fit un signe à un gardien qui s'approcha.

— Mettez-lui les fers, ordonna-t-il.

Sans tenter la moindre résistance, Alfred Dreyfus se laissa mettre les fers aux poignets et aux chevilles.

— Et maintenant, conduisez-le aux casemates, reprit le directeur.

Les casemates de la forteresse de l'Île du Roi, se trouvaient à une assez grande profondeur sous terre. C'étaient des cahots extrêmement bas et très petits.

Un geôlier poussa le prisonnier dans l'un d'eux.

— Ici, lui dit-il, vous aurez tout le temps de penser à votre prochaine évasion...

Puis il referma la lourde porte bardée de fer.

Alfred Dreyfus resta debout au milieu de la cellule où régnait une obscurité complète. Dès que les pas des gardiens se furent éloignés, son visage se détendit en un sourire de joie.

— On m'a demandé si c'était ma femme qui avait ourdi ce projet de fuite, pensait-il. Donc, c'est qu'on ne sait rien... Dieu soit loué !

Et, se laissant tomber sur la paille que les gardiens avaient jeté dans le fond de l'immonde ergastule avant de l'y faire entrer, il ferma les yeux et, fort heureusement pour lui, il perdit connaissance.

Au moins de cette façon, il pouvait goûter un peu de repos et bénéficier d'une trêve à ses horribles souffrances !



CHAPITRE XCVII

A L'AUBE.

On peut imaginer quel martyre fut pour la pauvre Lucie ce voyage nocturne dans la barque du vieux Pierre, après le dramatique échec de la tentative de libération de son époux.

— Au bout d'environ deux heures, le bateau s'arrêta dans une petite baie de la côte continentale. Les deux pêcheurs conseillèrent alors à la jeune femme de débarquer et de faire le chemin à pied jusqu'à La Rochelle, parce que si on la voyait revenir à l'Ile du Roi dans leur bateau, cela susciterait des soupçons qui pourraient provoquer leur arrestation à tous les trois.

A demi hébétée, elle se laissa porter à terre, puis quand les deux hommes se furent éloignés pour retourner à bord, elle se laissa tomber, anéantie, sur un quartier de roche.

Mais bientôt, elle se sentit tellement incommodée par le froid qu'elle dut se lever et se mettre à marcher.

Prenant la direction que les deux pêcheurs lui avaient indiquée, elle se mit en chemin. Mais elle n'avancait qu'à grand peine en raison de l'extrême faiblesse qui s'était emparée d'elle à la suite des effroyables émotions subies au cours de cette nuit d'effroyable.

La nuit était toujours aussi obscure. Pas une étoile n'apparaissait dans le ciel et la lune, toujours cachée par les nuages n'apparaissait que de loin en loin, par brèves échappées.

Tout à coup, une forte pluie se mit à tomber. Mais l'infortunée ne parut même pas s'en apercevoir et elle continua son douloureux chemin, marchant toute courbée et comme cassée en deux comme une de ces vieilles mendiants que l'on rencontre parfois sur les routes de campagne.

Au comble du désespoir, sa souffrance se trouvait encore accrue par la plus cruelle incertitude. Elle avait vu tomber son mari et devait en conclure qu'il avait été atteint d'un coup de feu ; mais elle ignorait s'il était mort ou s'il n'était que blessé.

Au bout d'une heure de marche, ses vêtements, tout imbibés de pluie, s'étaient presque collés autour de ses membres, lui rendant la marche encore plus difficile.

Enfin elle aperçut une petite lumière, non loin d'un croisement de chemins. Elle se dirigea de ce côté et vit que cette lumière provenait de la fenêtre d'une sorte de cabane qui devait être une maison de pêcheurs.

S'avancant jusqu'à la croisée, elle risqua un coup d'œil à travers les vitres et elle distingua une pièce d'aspect fort pauvre mais très propre où un grand feu de bois brûlait dans une haute et primitive cheminée de briques. Une vieille femme allait et venait de ci de là, paraissant s'occuper des préparatifs d'un repas matinal.

La malheureuse Lucie se sentait un tel besoin de repos et surtout de chaleur que, malgré qu'elle se sentit fort gênée de devoir agir ainsi, elle frappa à la porte de la modeste demeure.

La vieille, qui ne devait certainement pas être d'un caractère méfiant, vint ouvrir tout de suite.

Mais quand elle vit la jeune femme, elle leva les bras au ciel et s'écria :

— Oh mon Dieu !... Que vous est-il donc arrivé Madame ?... Seriez-vous naufragée ?

En effet, l'aspect de Lucie, à ce moment-là justifiait parfaitement, avec la proximité de la mer, une telle supposition. Car la pauvre créature était toute ruisselante d'eau de la tête aux pieds et on voyait bien que c'était tout juste si elle arrivait encore à se tenir debout.

Mais pour rien au monde la jeune femme n'aurait voulu se trahir, d'autant plus que, comme elle n'avait pas répondu tout de suite, la vieille commençait déjà à la regarder avec une certaine perplexité.

Elle chercha un mensonge et dit la première chose qui lui vint à l'esprit.

— Je me suis perdue en mer avec un canot et comme je ne parvenais pas à retrouver mon chemin, j'ai abordé près d'ici...

— Et votre canot est resté sur le rivage ?

— Non... Je n'ai pas eu la force de le tirer à sec et le flot l'a emporté...

La vieille parut hésiter un instant. L'histoire qu'elle venait d'entendre ne lui semblait sans doute pas très vraisemblable. Néanmoins son bon cœur finit par l'emporter.

— Entrez, dit-elle en s'effaçant pour laisser passer Lucie. Asseyez-vous auprès du feu et séchez-vous... Je vais vous donner une écuelle de soupe bien chaude pour vous réchauffer...

La malheureuse remercia et pénétra dans la cabane où régnait une température un peu étouffante mais qui lui parut délicieuse en comparaison du froid glacial et de la pluie diluvienne du dehors.

Quand elle eut pris place devant l'âtre, la vieille commença par la regarder un bon moment à la lueur d'une lampe qu'elle avait prise à la main tandis que l'expression de son visage révélait un mélange de doute et de compassion.